

---

# Les sondages ont-ils un effet d'entraînement sur le processus électoral?

---

par Barry J. Kay

*Dans son rapport final, la Commission royale sur la réforme électorale et le financement des partis a proposé une restriction de la publication des sondages durant les 72 dernières heures des campagnes électorales. Cette recommandation de la Commission est l'une des rares qui aient été mises en oeuvre; pourtant, il y a bien peu de preuves tangibles d'une «contamination» causée par les sondages. L'auteur conteste l'hypothèse que la publication des résultats des sondages aurait un effet d'entraînement sur les intentions des électeurs et, partant, sur les élections.*

La recherche menée aux États-Unis sur l'effet d'entraînement a donné des résultats mitigés. Comme d'autres observateurs l'ont constaté, «certains chercheurs voient un tel effet là où d'autres n'en voient aucun»<sup>1</sup>. Dans les cas où l'on a constaté des indications tendant à prouver l'existence d'un effet d'entraînement, les données n'ont normalement pas été contrôlées pour tenir compte des effets des campagnes, à moins qu'on ait créé une expérience hypothétique contrôlée, en demandant aux répondants de réagir à des renseignements fictifs<sup>2</sup>. Les limitations de recherches comme celles-là donnent une idée des énormes obstacles à surmonter dans les enquêtes à ce sujet.

Pour qu'on puisse tirer des conclusions avec confiance, la recherche devrait idéalement pouvoir être fondée sur des échantillons contrôlés sollicités pendant une campagne électorale, l'un des groupes ayant accès aux données des sondages et l'autre pas. Ce n'est pas facile, avec des ressources limitées, et c'est pourquoi il faut fréquemment des ajustements.

Si l'on fait abstraction de ces travaux, il reste que d'autres chercheurs n'ont pas réussi non plus à corroborer l'existence d'un effet d'entraînement dans leurs enquêtes<sup>3</sup>. Certains autres encore ont trouvé des indications de l'existence d'un effet contraire : si les résultats des sondages sont défavorables à un parti, un nombre disproportionné d'électeurs tendraient à voter pour lui afin de lui éviter ce qui semble devoir être une défaite<sup>4</sup>.

Les auteurs de beaucoup d'autres documents sur des thèmes connexes font état des implications conceptuelles des prédictions qui influeraient sur les résultats dans l'arène électorale<sup>5</sup>. En fait, au-delà de l'effet d'entraînement, toutes sortes de travaux portent sur des hypothèses connexes, comme celle du vote stratégique. Si nous faisons allusion à ces recherches, ce n'est pas pour tenter de présenter une analyse exhaustive des travaux publiés, mais plutôt afin de souligner que leur impact cumulatif n'est absolument pas concluant, qu'il s'agisse de la situation canadienne – qui a fait l'objet de moins d'études –, ou de celle de systèmes électoraux comparables.

L'effet d'entraînement n'est pas le seul exemple de l'influence des sondages d'opinion sur le processus électoral, mais il est suffisamment connu pour qu'il semble opportun d'étudier la relation éventuelle entre les résultats des élections fédérales canadiennes et un instantané de l'opinion publique au début de chacune des campagnes qui les ont précédées. Le tableau 1 est une liste des résultats des derniers sondages Gallup réalisés avant le début des campagnes électorales fédérales depuis 1945, année où le public canadien a commencé à avoir accès à ces données. On voit dans la dernière colonne l'écart en points entre les intentions de vote pour le parti en avance au début de chaque campagne et les résultats le jour du scrutin. (Dans les 16 élections au cours de la période visée, ce parti n'a amélioré sa position que cinq fois.)

Si l'on fait abstraction du début de la période, quand le public n'avait pas aussi facilement accès aux données des sondages, il n'est arrivé qu'une fois – en 1974 – au cours des 11 dernières élections que le parti qui bénéficiait du plus fort pourcentage

---

Barry J. Kay est professeur de sciences politiques à l'Université Wilfrid Laurier de Waterloo.

**Tableau 1**  
**Comparaison des résultats des sondages préélectoraux et des résultats des élections de 1945 à 1993**

**Dernier sondage avant le début de la campagne**

**Résultats des élections**

	L	PC	CCF-NPD	L	PC	CCF-NPD	%Changement - parti en avance avant la campagne
1945	36 %	29 %	20 %	41 %	28 %	15 %	+5 %
1949	42	32	17	50	30	13	+8
1953	46	31	13	50	32	10	+4
1957	47	32	11	41	39	11	-6
1958	35	50	9	33	54	10	+4
1962	45	38	9	37	37	14	-8
1963	47	32	10	42	33	12	-5
1965	45	29	15	41	33	18	-4
1968	50	29	16	45	31	17	-5
1972	42	32	15	39	35	18	-3
1974	40	33	21	43	35	16	+3
1979	41	41	15	40	36	18	-1
1980	47	27	23	44	32	20	-3
1984	48	39	11	28	50	19	-20
1988	33	43	22	32	43	20	0
1993	33	36	8 +11* +10*	41	16	7 +19* +14*	-20

\*Les deux derniers chiffres pour 1993 correspondent aux intentions de vote et aux votes, respectivement, pour le Parti réformiste et pour le Bloc Québécois. La plus grande partie des données sont tirées du *Toronto Star* du 1<sup>er</sup> septembre 1984. Elles ont été complétées avec les données du sondage Gallup comparable dont les résultats ont été publiés le 3 octobre 1988. Comme il n'y a pas eu de sondage Gallup préélectoral en 1993, les données correspondantes pour cette année-là sont tirées des résultats du sondage ComQuest publiés dans le *Globe and Mail* du 16 septembre 1993.

d'intentions de votes au moment du déclenchement des élections s'est retrouvé avec un pourcentage du vote plus élevé le jour du scrutin. Il faudrait peut-être aussi mentionner les élections de 1988, car ce sont les seules autres où le parti en avance au début de la campagne n'a pas subi de perte nette de ses appuis par la suite. Les données des sondages réalisés pendant cette campagne ont révélé que les appuis des

Conservateurs avaient piqué du nez après le débat télévisé des chefs, qui avait donné une légère avance aux Libéraux, mais que la baisse de popularité des Libéraux par la suite avait permis aux Conservateurs de terminer la campagne avec le même pourcentage qu'au début. Bien entendu, la prudence s'impose quant aux conclusions à tirer d'un tel tableau, mais il reste qu'on s'attendrait à des résultats bien différents s'il y avait des

**Tableau 2**  
**Pourcentage des partisans ayant fait défection pendant les campagnes de 1988 et de 1993,**  
**selon les résultats escomptés du parti**

Chance de gagner	Libéraux		PC		NPD		Parti réformiste)	B.Q.
	1988	1993	1988	1993	1988	1993		
0-49 %	30,5 %	4,2%	49,0 %	37,8 %	46,4 %	18,8 %	12,1 %	0 %
50 %	13,1	5,1	35,0	33,3	47,6	23,8	18,9	0
51-74 %	19,8	8,4	26,1	36,6	45,5	56,3	15,9	3,9
75-100 %	15,3	8,1	18,1	42,9	32,5	33,3	20,0	5,1
C TAU	0,10*	-.02	0,22*	-0,05	0,10*	-0,18*	-0,05	-0,03

\* Le risque que les résultats soient dus au hasard est inférieur à 1/20. (C'est ce qu'on appelle le niveau de signification 0,5)

preuves convaincantes d'un effet d'entraînement net au palier national. Le facteur chance à lui seul laisserait entendre que le parti en avance au moment du déclenchement des élections ne devrait pas perdre si régulièrement une partie de ses appuis.

Il y a d'autres explications dont l'effet de sympathie pour le perdant présomptif, qui pourrait être plus compatible avec les données du tableau 1, mais bien peu d'arguments convaincants qu'une théorie comme celle-là puisse s'appliquer largement au Canada. Même si nous avons peu d'indications qu'un effet national d'entraînement se manifeste au fil des années, ne pourrait-il pas exister aux paliers sous-national ou régional? C'est ce que Johnston et ses collègues ont laissé entendre dans le cas du Québec, et c'est très plausible<sup>6</sup>.

Il faut toutefois se poser la question connexe de savoir si la popularité accrue d'un parti dans une région donnée (après qu'on eut établi sa grande popularité au palier national) augure nécessairement de la tendance des électeurs de la région à grimper sur le char du vainqueur. Plusieurs autres raisons peuvent faire en sorte qu'un parti gagne des appuis dans une région pendant les dernières étapes d'une campagne électorale. Si ce genre de mouvement en faveur du vainqueur éventuel se produisait systématiquement, la thèse de l'effet d'entraînement semblerait plus valide. Certains se demandent d'ailleurs si l'exemple de 1988 – même combiné avec ceux de 1958 et de 1984 – correspond vraiment à une récurrence systématique de l'effet d'entraînement. Comme nous l'avons déjà laissé entendre, il y a une autre explication tout aussi valide : dans la tradition politique canadienne moderne, le Québec détermine le vainqueur plutôt que de se rallier à lui. Dans ce contexte, l'appui typiquement massif des électeurs du Québec pour les

Libéraux avant le début de l'ère Mulroney est difficile à attribuer à l'effet d'entraînement.

Un examen plus approfondi de la question révèle que les études les plus récentes sur les élections nationales comprennent des questions susceptibles de clarifier la relation entre les attentes des répondants quant aux résultats des élections et le parti pour lequel ils votent. Ces questions ne font aucune allusion aux sondages; elles consistent à demander aux répondants quel parti il s'attend de voir gagner au palier national et à celui de la circonscription. Même si aucune relation montrant que les répondants étaient au courant de certains sondages n'a été établie, la logique de la théorie de l'effet d'entraînement suppose que ceux des électeurs qui s'attendent à ce que leur parti obtienne de mauvais résultats seraient plus enclins à faire défection que les autres.

Les données du tableau 2 tiennent compte du fait que les études sur les élections sont largement fondées sur des panels. Les répondants qui expriment une préférence pour un parti donné pendant la campagne sont suivis afin qu'on puisse vérifier s'ils ont opté pour un autre parti le jour du scrutin, compte tenu de leur évaluation en milieu de campagne des résultats éventuels du parti qu'ils appuient alors. Par exemple, dans la colonne de gauche du tableau 2, on voit que, pendant la campagne de 1988, 30,5 % des Libéraux déclarés qui estimaient que le parti avait moins de 50 % des chances de remporter les élections ont fait défection le jour du scrutin, tandis que 15,3 % seulement de ceux qui estimaient que le parti avait au moins 75 % des chances de remporter la victoire n'y sont pas restés fidèles. Ce résultat est compatible avec l'hypothèse de l'effet d'entraînement. Par contre, dans la colonne immédiatement à droite, celle de 1993, on voit que peu

de Libéraux ont abandonné leur parti pendant la campagne : le taux de défection était de 4,2 % chez ceux qui estimaient que leur parti avait moins de 50 % des chances de remporter la victoire au palier national, mais de 8,1 % parmi les plus convaincus d'une victoire des Libéraux à l'échelle du Canada. Avec leur coefficient de corrélation négatif, ces données sont donc incompatibles avec l'hypothèse de l'effet d'entraînement.

L'hypothèse de l'effet d'entraînement revient à dire que les électeurs désertent une cause perdue pour une plus prometteuse. Les données du tableau 2 sont plus ou moins mitigées, mais il est virtuellement impossible d'en dégager une tendance qui étaye cette thèse. Ce n'est que parmi les partisans des Conservateurs, en 1988, qu'on a pu constater une tendance manifeste des plus pessimistes à délaissier leur parti. L'étude de 1993 révèle en effet une majorité de corrélations négatives, avec toutefois un seul coefficient négatif marqué (dans le cas du NPD, à l'échelle nationale). Il vaut la peine de souligner qu'une série de variables de contrôle ont été appliquées à ces corrélations, notamment pour la province et la date d'entrevue, mais aucune d'entre elles n'a nettement influé sur la tendance globale.

Cette méthode de recherche n'est pas exempte de lacunes. En effet, les entrevues sont menées à différents moments des campagnes, de sorte qu'on expose les répondants à des stimuli électoraux différents, par définition. En outre, les évaluations individuelles de la performance des partis peuvent fort bien avoir changé entre le moment des entrevues originales et le jour du scrutin<sup>7</sup>. À cela s'ajoute un autre facteur de complexité, puisque l'esprit partisan de certains électeurs peut influencer sur leur jugement quant aux perspectives de succès de leur parti, au point où leurs désirs conditionnent leur perception de la réalité. De plus, en 1993, certains des partis avaient une clientèle électorale relativement moins nombreuse que celle des partis en lice aux élections de 1988, et les données reflètent cette situation.

Le tableau 3 ressemble beaucoup au tableau 2, mais il en diffère en ce qu'il établit une corrélation entre les défections des électeurs aux élections de 1988 et de 1993 et leurs perceptions de la performance éventuelle des partis. Par exemple, on peut voir dans la première colonne de gauche du tableau 3 que, pendant la campagne de 1988, 33 % des non-Libéraux qui pensaient que le Parti libéral avait au moins 75 % des chances de remporter la victoire à l'échelle nationale avaient fini par voter pour ce parti, alors que seulement 7,5 % de ceux qui lui prédisaient moins de 50 % des chances avaient fait de même, ce qui tend à étayer l'hypothèse de l'effet d'entraînement. Toutefois, dans la colonne suivante, celle de 1993, on constate une tendance beaucoup plus uniforme des électeurs à changer leur allégeance au profit des Libéraux, avec un maximum de défections de 16,5 % chez les non-Libéraux les plus confiants de voir ce parti remporter la victoire à l'échelle nationale et un minimum de 15,2 % de défections chez ceux d'entre eux qui doutaient le plus d'un tel résultat. Par

conséquent, le coefficient de corrélation n'est que de 0,01 dans ce cas-là.

La principale différence, c'est que le tableau 3 est axé sur la tendance des répondants d'opter pour un parti plutôt que d'en délaissier un en se fondant sur leurs perceptions de ses possibilités de victoire. Pour compléter l'analogie, disons que, si l'effet d'entraînement existait bel et bien, les électeurs seraient plus enclins à délaissier un parti pour un autre qu'ils estiment avoir de meilleures chances de gagner. Le tableau 3 porte précisément sur le pourcentage des répondants qui n'appuyaient pas un parti à l'entrevue réalisée au milieu de la campagne électorale, mais qui ont dit par la suite avoir voté pour lui.

Là encore, il n'existe guère de preuves manifestes de l'existence d'un effet d'entraînement. C'est seulement dans le cas des Libéraux, en 1988, qu'il y a clairement des indices favorables à l'hypothèse que les électeurs seraient attirés vers un parti qui a de meilleures chances que les autres de remporter la victoire, selon eux<sup>8</sup>. En 1993, mises à part les perceptions à l'égard des circonscriptions locales des électeurs qui allaient opter pour les Libéraux (et qui ne figurent pas dans le tableau), il n'y a aucun autre exemple statistiquement significatif. Comme dans le tableau 2, les données de 1993 ont une valeur relativement incertaine, en raison de la clientèle électorale réduite de plusieurs partis dans certaines catégories.

Nous n'avons nullement l'intention de nier l'existence des preuves compatibles avec la thèse de l'effet d'entraînement. Il peut se produire des circonstances où les électeurs délaissent leur parti pour se tourner vers un autre qui aurait de meilleures chances d'être au pouvoir, selon eux, et cela pourrait bien être arrivé en 1988 au Québec. Il est aussi parfaitement possible que certains électeurs soient motivés par l'effet de sympathie pour les perdants – ou par une variante de ce phénomène –, en votant contre le parti qui détient une forte avance ou auquel ils voudraient refuser une majorité parlementaire. Cela dit, il existe encore bien d'autres adaptations conceptuelles de la notion de vote stratégique qui sont susceptibles de générer toute une gamme d'hypothèses selon lesquelles il y aurait un rapport entre certaines des attentes d'un électeur au sujet des résultats des élections et son choix au moment du scrutin. Dans chacune de ces très nombreuses possibilités, l'accès aux données des sondages pourrait bien influencer sur le comportement ultime de l'électeur.

En définitive, il s'agit de savoir si cette influence constitue une ingérence dans le processus électoral canadien, voire si elle le contamine. Pour que ce soit le cas, on devrait pouvoir dire que les sondages d'opinion sont en quelque sorte une intervention systématique influant sur les résultats des élections. Même si nous nous sommes concentrés dans ces pages sur l'effet d'entraînement, ce n'est certainement pas le seul type d'intervention qui pourrait saper le processus électoral. Il y a en effet d'autres effets systématiques possibles que celui de l'entraînement (qui reviendrait à dire que les partis

Tableau 3

Pourcentage des électeurs ayant opté pour un autre parti qu'avant le début de la campagne aux élections de 1988 et de 1993, selon les résultats escomptés du parti

Chances de gagner	Libéraux		PC		NPD		Parti réformiste	B.Q.
	1988	1993	1988	1993	1988	1993	1993	1993
75-100 %	33,0 %	16,5 %	17,3 %	3,0 %	14,4 %	0 %	0 %	1,6 %
51-74 %	22,5	15,4	10,5	2,2	13,6	13,3	13,3	1,7
50 %	18,8	15,6	12,9	0,3	8,0	5,1	5,1	1,9
0-49 %	7,5	15,2	8,1	0,8	4,0	6,4	6,4	0,3
TAUC	0,16*	0,01	0,06	0,01	0,05	0	0	0,01

\* Le risque que les résultats soient dus au hasard est inférieur à 1/20. (C'est ce qu'on appelle le niveau de signification 0,05)

en avance dans les sondages vont fatalement gagner par des marges plus grosses encore, puisque les électeurs impressionnables tendent à voter pour eux). L'hypothèse contraire, celle du perdant, signifierait que les partis en avance dans les sondages perdraient des appuis. Une forme de vote stratégique laisserait entendre que les partis de troisième place perdraient des votes, tandis que ceux qui sont en deuxième place amélioreraient leur position et pourraient rivaliser plus efficacement avec le parti en avance. Chacune de ces hypothèses pourrait s'appliquer à l'échelle nationale ou systématique dans une catégorie démographique ou une sous-région quelconque, comme on l'a avancé au sujet du Québec. Néanmoins, selon ce critère, il semblerait n'exister aucune preuve probante que les sondages aient une influence systématique sur le processus électoral.

***Il faut se demander comment certains observateurs des médias réagiraient à des contraintes analogues à celles de la restriction de la publication des sondages qu'ils réclament, si c'était à leur capacité d'avancer publiquement des hypothèses sur les résultats des élections qu'on s'en prenait, en disant que leurs déclarations pourraient changer le vote de certains citoyens.***

Pourtant, si les preuves susceptibles de corroborer la supposition que les sondages influent indûment sur les élections au Canada sont si intangibles, pourquoi cette conviction est-elle si répandue parmi les élites? En fait, ce pourrait être une extension de l'impression plus généralisée que les sondages ont une influence néfaste sur la vie politique canadienne. Cette impression se manifeste dans les opinions des critiques et des activistes sociaux qui condamnent les sondages, en leur reprochant de tendre à institutionnaliser un sentiment de masse conservateur et hostile à l'innovation<sup>9</sup>. Pour les détracteurs des maisons de sondage, cette aversion signifie qu'elles auraient «remplacé les représentants élus comme principaux déterminants de l'action politique»<sup>10</sup>.

Jeffrey Simpson, du *Globe and Mail*, impute aux sondages le blâme de la timidité et de l'étapisme des politiciens. Il leur reproche plus encore leur influence sur son propre milieu, celui du quatrième État. À son avis, les sondages ne présentent pas plus d'intérêt pour les médias que l'amour pour les jeunes. De façon plus précise, il reproche aux médias d'être obsédés par l'idée que les élections sont une course et d'être incapables de communiquer les résultats des sondages d'une manière responsable. Par exemple, il a déclaré que, une fois que les médias se sont empressés de pontifier sur les résultats d'un sondage quelconque, les politiciens se sentent obligés de modifier leur comportement en conséquence. D'autres observateurs ont laissé entendre qu'il est plus facile de faire des reportages sur une course au pouvoir que sur des questions de fond.

Quand l'hostilité envers le rôle des sondages dans le processus politique a atteint une telle intensité parmi l'élite

journalistique, faut-il vraiment avoir une foi aveugle pour dire qu'elle tend à faire des déclarations non fondées quant à l'influence que leurs résultats peuvent avoir sur le public? Les prétentions condamnant l'influence induite des sondages sur le processus électoral sont donc fondées en partie sur le fait que les médias n'ont pas confiance en leur capacité de présenter l'information comme il se doit.

Il est difficile de tirer des conclusions catégoriques des recherches recensées dans le présent article. Même si l'on peut affirmer qu'il n'existe pas d'effet d'entraînement général très répandu, il n'y a guère de raisons de croire que l'hypothèse puisse être carrément rejetée dans tous les cas. En effet, certains éléments même très ponctuels laissent entendre que, dans certaines situations, les électeurs canadiens peuvent être plus enclins à délaissier un parti qu'autrement s'ils s'attendent à lui voir essuyer un échec. En outre, divers éléments bien distincts donnent à penser que, dans un nombre limité de cas, les Canadiens peuvent être moins portés à se détourner d'un parti qui a de piètres chances de victoire, selon eux. Ces données ont été dérivées indépendamment d'une information quelconque des répondants sur leur sensibilité aux sondages, mais rien de ce que la recherche a révélé ne nous permet d'écarter la possibilité qu'une petite minorité de Canadiens puissent être influencés par ces instruments d'étude de l'opinion publique. En outre, et quoi qu'il en soit, l'action du phénomène dans un sens ou dans l'autre est virtuellement imprévisible. Il semble plus probable que son effet – s'il en a un – soit diffus et qu'il se manifeste de plusieurs façons qui se recoupent, de sorte que son influence nette sur les résultats des élections serait minime.

D'un autre point de vue, on peut se demander si l'intérêt porté à un effet d'entraînement (ou à un autre effet comparable) ne nous ferait pas négliger une question plus importante, à savoir que la raison pour laquelle des gens pourraient être influencés par les sondages est plus importante que le fait qu'ils sont influencés par eux ou pas. L'obtention de l'information qui permet à l'électeur de prendre une décision stratégique éclairée n'est pas du même ordre que la simple décision de quelqu'un qui veut simplement se ranger du côté des vainqueurs. Ceux qui voudraient limiter l'accès du public aux résultats des sondages devraient donc avoir quelque chose de plus à prouver que leur influence sur l'électorat. Autrement dit, l'influence des sondages est-elle nuisible ou bénéfique pour le système politique?

## Notes

1. Henshel, Richard et William Johnston. «The Emergence of Bandwagon Effects: A Theory», *The Sociological Quarterly*, 28, 1987, p. 493.
2. Beniger. «Winning the Presidential Nomination», *Public Opinion Quarterly*, 40, 1976, p. 22 à 38; Straffin, P. «The Bandwagon Curve», *American Journal of Political Science*, 21, 1977, p. 695 à 710; Gush, J. «The Impact of Candidate Expenditures, Regionality and Prior Outcomes on the 1976 Democratic Presidential Primaries», *Journal of Personality and Social Psychology*, 38, 1980, p. 337 à 347; Skalaban, A. «Do Polls Affect Elections? Some 1980 Evidence», *Political Behavior*, 10, 1988, p. 136 à 149; Nadeau, R., E. Cloutier et J.H. Guay. «New Evidence About the Existence of a Bandwagon Effect in the Opinion Formation Process», *International Political Science Review*, 14, 1993, p. 203 à 213.
3. Dizney, H. et R. Roskens. «An Investigation of the Bandwagon Effect in a College Straw Election», *Journal of Educational Sociology*, 36, 1962, p. 108 à 114; Roll, C. et A. Cantril. *Polls: Their Use and Misuse in Politics*, New York: Basic Books, 1972, p. 28; Navizio, R. «An Experimental Approach to Bandwagon Research», *Public Opinion Quarterly*, 41, 1977, p. 217 à 225; Tyson, J. et S. Kaplowitz. «Attitudinal Conformity and Anonymity», *Public Opinion Quarterly*, 41, 1977, p. 226 à 234; Cantril, A. *Polling on the Issues*, Cabin John (Md), Seven Locks Press, 1980; Herbst, S. *Numbered Voices*, Chicago, University of Chicago Press, 1993, p. 166.
4. Laponce, J. «An Experimental Method to Measure the Tendency to Equibalance in a Political System», *American Political Science Review*, 60, 1966, p. 982 à 993; Fleitas, D. «Bandwagon and Underdog Effects in Minimal Information Elections», *American Political Science Review*, 65, 1971, p. 434 à 438; Gaskell, G. «Polls and the Voters», *New Society*, 28 avril 1974, p. 23 et 24; Ceci, S. et E. Kain. «Jumping on the Bandwagon with the Underdog», *Public Opinion Quarterly*, 46, 1982, p. 228 à 242.
5. Simon, H. «Bandwagon and Underdog Effects and the Possibility of Election Predictions», *Public Opinion Quarterly*, 18, 1954, p. 245 à 253; Gartner, M. «Endogenous Bandwagon and Underdog Effects in a Rational Choice Model», *Public Choice*, 25, 1976, p. 83 à 89; Brams, S. et J. Gerrigo-Pico. «Bandwagons in Coalition Formation», *American Behavioral Scientist*, 18, 1975, p. 427 à 496; Zech, C. «Leibenstein's Bandwagon Effects as Applied to Voting», *Public Choice*, 21, 1975, p. 117 à 122; Marsh, Catherine. «Back on the Bandwagon: The Effect of Opinion Polls on Public Opinion», *British Journal of Political Science*, 15, 1985, p. 51 à 74.
6. Voir Johnston, Richard, André Blais, Henry Brady et Jean Crête, *Letting the People Decide: Dynamics of a Canadian Election*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1992, p. 199 et 200. C'est peut-être dans les études sur les élections fédérales de 1988 et de 1993 qu'on trouve la tentative la plus utile de produire des données de recherche sur l'influence électorale des sondages au Canada. Le traitement du sujet est axé sur les attentes des électeurs à l'égard des résultats du scrutin au cours de la campagne de 1988, grâce à une analyse des tendances des échantillons successifs. Les auteurs reconnaissent l'applicabilité limitée à l'échelle nationale de l'hypothèse de l'effet d'entraînement en 1988, et le principal exemple qu'ils présentent est celui du sous-échantillon du Québec, dont l'appui pour les Conservateurs du gouvernement Mulroney est présenté comme une réaction aux sondages largement favorables à ce parti, ce qui reflète une tendance persistante des électeurs du Québec à voter pour le parti le plus susceptible de remporter les élections (ce qui signifiait traditionnellement le Parti libéral, dans la plupart des cas). D'après certaines anecdotes, il semble que, au moins en 1984 et probablement aussi en 1958, le Québec ait décidé de voter pour les Conservateurs après qu'une victoire de ce parti eut semblé évidente dans les autres régions du pays, en plus de ce qui s'est produit en 1988. D'un autre côté, le résultat des élections fédérales de 1993 au Québec se prête à une

---

autre interprétation. Conceptuellement, Johnston présente deux modèles qui expliqueraient la tendance des Québécois à voter massivement. Selon le premier de ces modèles, les Québécois voteraient pour les vainqueurs; selon le second, ce seraient eux qui décideraient du vainqueur. Comme on peut le lire dans le livre, seul le premier des deux modèles refléterait l'existence d'une sorte de phénomène d'entraînement. À notre époque, il n'y a vraiment eu que trois élections, celles de 1958, de 1984 et de 1988, où les données révèlent qu'un nombre important de Québécois auraient été influencés par un effet d'entraînement. Pourtant, même dans ces cas-là, d'autres modèles peuvent expliquer les résultats. D'ailleurs, le succès remporté en 1993 par le Bloc Québécois est tout le contraire du résultat d'un effet d'entraînement, au moins au sens classique du terme.

7. Comme les répondants des échantillons successifs ont été interrogés sur des périodes de sept semaines, il est raisonnable de s'attendre à une tendance accrue à changer d'allégeance chez ceux qui avaient été interrogés au début des campagnes en question. Pour contrôler cet effet prévisible, les échantillons ont été divisés en quatre

catégories, en fonction de la date des entrevues, mais cette variable de contrôle n'a eu que peu d'impact sur les relations présentées.

8. Cette constatation, de même que l'observation à l'égard du tableau 2, selon laquelle les Conservateurs auraient été moins enclins à faire défection en 1988 s'ils avaient cru davantage aux chances de leur parti à l'échelle nationale, a incité les chercheurs à utiliser une variable de contrôle sur les attentes des Conservateurs, dans le cas de ceux qui auraient décidé plutôt de voter pour les Libéraux; le coefficient (C Tau) obtenu a été de 0,11. Les autres applications de cette variable de contrôle ont produit des corrélations nettement plus faibles, voire négatives.
9. Whalen, Hugh. «The Reward and Perils of Polling», dans l'ouvrage compilé par Paul Fox, *Politics: Canada*, 5<sup>e</sup> édition, Toronto, McGraw-Hill Ryerson, 1982, p. 250.
10. Hoy, Claire. *Margin of Error: Pollsters and the Manipulation of Canadian Politics*, Toronto, Key Porter Books, 1989, p. 39 et 40.